N°117

SACEM MAG



Solann, Damso, Alain Chamfort, Sophye Soliveau… Découvrez les 19 lauréats des Grands Prix Sacem 2025.

sacem

© Samuel Boyer / RastaGraphe

Directrice de la publication :
Cécile Rap-Veber

Directeurs de la rédaction :
Mathieu Boncour, Anne-Sophie Prusak

Comité de rédaction :
Élisabeth Anaïs, Benjamin Bleton, Gérard Davoust, Brice Homs, Claude Lemesle, Christine Lidon, Marc Lumbroso, Jean-Claude Petit, Patrick Sigwalt

Ont collaboré à ce numéro :
Valentin Allain, Marc Augier, Patrice Bardot, Angèle Chatelier, Antoine Dabrowski, Gérôme Darmendrail, Thomas Ducres, Camille Fiard, Véronique Mortaigne, Anne-Sophie Prusak, Olivier Richard, Hélène Verbois

Suivi de production :
Karine Peffer, Émilie Sublin Cousin, Marion Lamalle

Supervision éditoriale :
Alexis Bernier

Conseil éditorial et coordination :
Agence L'illuminerie

Direction artistique, illustrations et maquette :
Studio Les Jumelles

Des remarques, des suggestions sur le *SacemMag* ?
Écrivez-nous à : sacemmag@sacem.fr

Vous recevez le *SacemMag* parce que vous êtes en lien professionnel avec l'activité de la Sacem, notamment avec la filière culturelle à laquelle vous appartenez également. Vos données sont traitées et destinées à la Sacem (responsable de traitement) aux fins d'envoi de sa revue *SacemMag*. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles et sur l'exercice de vos droits RGPD, vous pouvez consulter notre politique de confidentialité accessible sur le site Internet de la Sacem : www.sacem.fr/politique-confidentialite

Si vous ne souhaitez plus recevoir le *SacemMag*, envoyez votre demande de désabonnement auprès de sacemmag@sacem.fr

Le *SacemMag* est publié trois fois par an / N° ISSN 2108-8802 / Sacem — Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique / Société civile à capital variable immatriculée au registre du commerce et des sociétés de Nanterre sous le numéro D 775 675 739. Siège social : Sacem - 225, avenue Charles-de-Gaulle - 92528 Neuilly-sur-Seine Cedex / Tél. : 01 47 15 47 15 / www.sacem.fr





Patrick Sigwalt
Compositeur, président du Conseil d'administration de la Sacem

ÉDITO

Derrière chaque note, chaque couplet, chaque mélodie qui traversent une place, un café ou une salle de concert, se cachent une sensibilité, une humanité, une singularité : celles d'une créatrice ou d'un créateur. Depuis 1851, la Sacem veille à ce que celles et ceux qui composent ces œuvres accompagnant nos vies, puissent en vivre. Et nous souhaitons plus que tout que nos enfants et nos petits-enfants, s'ils le souhaitent, puissent vivre à leur tour de ces métiers merveilleux d'auteurs, de compositeurs ou d'éditeurs.

C'est pourquoi, à l'heure où certaines voix s'élèvent pour contester la légitimité des acteurs de la culture et où d'autres prônent la nécessaire suprématie des IA pour garantir la souveraineté de notre pays, nous souhaitons initier et faire vivre un mouvement collectif. Un mouvement qui rassemblerait toutes les sociétés françaises de droits d'auteur, tous les syndicats de la culture, l'ensemble des acteurs du spectacle vivant mais aussi plus largement toutes celles et ceux qui croient que les créateurs sont indispensables à la démocratie et qui nous permettrait d'imposer les questions d'ordre culturel dans les programmes électoraux de 2027.

Que veut dire « service public » quand on parle culture et création ? Pourquoi la majorité des gens qui vivent de la musique ne sont pas ceux qui la font ? Quel est le poids de la culture et de la création dans notre *soft power* à l'international ? Dans notre souveraineté et notre indépendance ?

Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous souhaitons réfléchir avec vous, pour ensuite proposer des solutions aux différents candidates et candidats à la Présidence de la République.

Pour que partout en France la création reste libre, puissante et profondément humaine.

© Christine Ledroit-Perrin

ÉDITO



Cécile Rap-Veber
Directrice générale-gérante

Premier financeur privé de la musique en France, la Sacem est convaincue que la musique est un levier de cohésion sociale. À l'heure où nous célébrons, avec les Grands Prix, la création, la Sacem réaffirme son engagement sociétal en créant un fonds de dotation. Ce nouvel outil permet d'unir nos forces à celles de nos partenaires et ainsi d'élargir notre champ d'action et de renforcer notre impact.

Ce fonds va permettre de nourrir la créativité, favoriser l'inclusion et la cohésion sociale. Il va notamment soutenir le développement des Fabriques à musique, un programme unique mis en place avec le ministère de la Culture et celui de l'Éducation nationale ainsi que le dispositif InSitu, qui amène la musique dans des établissements médicaux, médico-sociaux et pénitentiaires. Il va également développer des actions visant à mieux promouvoir la place des femmes dans la filière musicale, partout en France.

Bien sûr, la musique – pratique culturelle préférée des Français – ne sauvera pas à elle seule le monde. Mais elle contribue à rassembler, au-delà des générations, des religions et des origines.

Ce fonds de dotation Sacem est aussi le fruit d'une conviction profonde : la création authentique ne peut être remplacée uniquement par des algorithmes. Face à l'essor d'une intelligence artificielle qui pille les œuvres existantes pour en produire de pâles copies, la Sacem défend une autre idée de la musique : vivante, humaine, vibrante, née d'une émotion, d'un vécu, d'un parcours.

À l'heure où certains tentent de décrédibiliser la culture, il est indispensable de rappeler son rôle rassembleur dans notre pays, de la soutenir de toutes nos forces et d'accompagner celles et ceux qui la font vivre.

Entrée des artistes 6

Arthur Teboul - 6
Rebeka Warrior - 7
Voyou - 8
Juste Shani - 9

Les studios de légende 10



Studio Le Voyageur — Sur la route du son

Temps fort 14



Solann — Révélation des Grands Prix Sacem 2025

Dossier **France Brésil** — Une histoire d'accords 20



Décryptage 28



Haut les chœurs — Chanter ensemble pour se retrouver ?

Reportage 34



Hors circuit — Les chemins de traverse de la musique

Zoom sur 40
Un air de proximité - 40

Toute Ire fois
Angélique Kidjo - 42

Solidaires !
La musique à tout âge - 44

Musée Sacem
Francis Cabrel - 45

Ça sonne faux
La Sacem, ce n'est qu'à Paris - 46

© Jean-Baptiste Millot



" C'EST PARFOIS DUR DE DIRE DES CHOSES INTIMES, MAIS AVEC LE TEMPS, LA PUDEUR S'ÉLOIGNE. "

PAR ——— Antoine Dabrowski

ARTHUR TEBOUL

AUTEUR-COMPOSITEUR

Aussi élégant que sa musique, avec sa chic moustache et ses vêtements toujours bien taillés, le chanteur du groupe Feu ! Chatterton – également auteur et compositeur – fait rimer poésie, recherche littéraire et musique pop.

21 février 2024, marches du Panthéon, Arthur Teboul et son groupe Feu ! Chatterton interprètent « L'affiche rouge », poème d'Aragon mis en musique par Léo Ferré, à l'occasion de l'entrée dans le temple républicain des résistants Missak et Mélinée Manouchian. Un moment suspendu, unanimement salué, marqué par la présence et l'émotion d'Arthur Teboul. Bien avant la musique, c'est autour de la poésie, au lycée Louis-Le-Grand, que l'amitié entre Arthur et les autres membres se scelle.
En témoigne le nom de leur groupe, hommage au poète anglais Thomas Chatterton suicidé à 17 ans. Au même âge, Arthur Teboul a la drôle d'habitude de s'approcher des gens en soirée pour leur murmurer un texte de son cru au creux de l'oreille. Il partage avec Ferré l'amour pour Aragon, mais aussi Rimbaud, Lautréamont, Apollinaire ou Éluard.

Pour autant, Arthur Teboul concède qu'en 4 albums avec Feu ! Chatterton, un livre, un duo piano-voix avec Baptiste Trotignon et de nombreux concerts dans des lieux aussi symboliques que le musée du Louvre, son style a évolué. Habitué des métaphores lyriques et baroques, il décrit *Labyrinthe,* le nouveau disque enregistré avec son groupe, comme un album *« plus vif et brut »,* à l'image de sa pochette photographiée par le talentueux Fifou, spécialiste de l'imagerie du rap français. *« Je me suis rendu compte,* reconnaît Arthur Teboul, *que cette manière d'écrire un peu évanescente ou abstraite était aussi une forme de pudeur. C'est parfois dur de dire des choses intimes de manière directe, mais, avec le temps, cette pudeur s'éloigne. »*

La littérature lui est pour autant toujours aussi essentielle que la chanson et le rock. Pour son premier livre, *Le déversoir* (Seghers, 2023), il emprunte au surréaliste André Breton son principe d'écriture automatique et publie un recueil de textes courts qu'il appelle *« poèmes minute »,* en souhaitant qu'un jour *« on aille chez le poète comme on va chez le coiffeur »* ! L'époque va peut-être lui donner raison tant on observe un fort regain d'intérêt pour la poésie.

PAR ——— Antoine Dabrowski

REBEKA WARRIOR

AUTRICE-COMPOSITRICE



" L'ART, LES MÉLODIES, LA POÉSIE SERVENT À REDONNER UN PEU D'ESPOIR À CE MONDE. "

De l'électro punk de Sexy Sushi à la cold wave fracassante de Kompromat, en passant par la poésie queer de Mansfield. TYA, Rebeka Warrior s'est forgé une plume aussi douce que tranchante.

« Pour moi l'art, les mélodies, la poésie servent à se rassembler et à redonner un peu d'espoir face à un monde beaucoup trop violent et triste. »
Si Rebeka Warrior a un rapport solitaire à l'écriture, sa créativité semble stimulée dans l'altérité, en duo ou au sein de son label. C'est d'ailleurs en plein COVID qu'elle a créé Warriorecords, pour défendre *« les expérimentations sonores de qualité »* et les personnes marginalisées dans l'industrie du disque.

Son ami Vitalic, avec qui elle forme le duo Kompromat, parle du côté liturgique de ses mélodies aux harmonies parfois étranges.
Ce projet est né dans un moment de grande tristesse dont la catharsis a pris la forme d'un premier album presque intégralement chanté en allemand. *« Apprendre une nouvelle langue m'a permis de changer mes automatismes et de moins souffrir. Je considère que les langues sont à une chanteuse ce que les instruments de musique sont à un compositeur. »*

« Le soir je mangeais des "pâtes aux larmes". C'était si triste, mais c'est comme ça que, réellement, je salais mes pâtes. » C'est une des phrases poignantes de *Toutes les vies* (Stock, 2025), son premier roman où elle raconte la maladie et la mort de sa compagne, Pauline. *« Ça fait 20 ans que je peaufine ma façon d'écrire. J'ai adopté un style qui me convient bien, assez resserré, direct, où j'enlève tous les mots qui ne sont pas nécessaires. »* Souvent secs, parfois rudes, ses haïkus punk évoquent aussi la poésie surréaliste.

Aujourd'hui, la chanteuse pratique la méditation Zazen et a même été ordonnée bodhisattva en mai 2022. Moine bouddhiste et guerrière punk : un contraste assumé sur scène avec Kompromat où elle impressionne en maîtresse de cérémonie vêtue d'un grand manteau de cuir. *« C'est un projet de niche et assez noir. Il manquait peut-être un groupe comme ça qui fasse des messes païennes pour qu'on puisse tous se retrouver pour pleurer et danser en même temps. »*


© Jade De Brito Lopes

" CE QUI M'EXCITE LE PLUS, C'EST D'APPRENDRE EN CRÉANT. "

PAR ——— Patrice Bardot

VOYOU

AUTEUR-COMPOSITEUR

Curieux insatiable et créateur inspiré, Voyou invente une pop solaire et poétique, entre douce nostalgie et exploration musicale sans fin.

S'il est né à Lille il y a 36 ans, c'est à Nantes que Thibaud Vanhooland, alias Voyou, caresse la possibilité de devenir musicien. Au milieu des années 2000, la ville voit émerger le collectif Valérie, dont l'aura dépasse les frontières nantaises. Ses membres s'appellent Minitel Rose, College ou Anoraak. *« J'étais à peine majeur, mais on fréquentait les mêmes bars. Quand ils revenaient de tournées à l'étranger, ils nous racontaient les gens qu'ils avaient rencontrés, les groupes connus avec qui ils avaient joué,* raconte Voyou. *Ils ont été un vrai moteur pour moi. Je me suis dit : c'est donc possible. »*

Il fait ses armes comme bassiste (Pégase, Elephanz, Rhum for Pauline) avant d'avancer en solo sous le nom de Voyou avec « Seul sur ton tandem » (2017). Coup d'essai, vrai succès. Depuis, 5 albums et plusieurs EPs nourrissent une discographie où s'affirme une chanson pop chatoyante et poétique. Une écriture qui rappelle la cocasserie douce-amère de Pierre Vassiliu ou la tendresse loufoque d'Henri Salvador. Il est ainsi en terrain familier quand il reprend le répertoire du chanteur lors de l'Hyper Weekend Festival – avant de le décliner avec l'album *Henri Salvador est un voyou.*

Parmi ses nouvelles explorations : un disque instrumental (un deuxième volume est en préparation) et bientôt des musiques de film. Le parcours lumineux de ce génial touche-à-tout a démarré avec le soutien de la Sacem : *« Son aide a été précieuse pour m'équiper en matériel et pour être plus indépendant. »* Voyou vit son métier dans une perpétuelle forme d'apprentissage.

« J'ai l'impression d'être tout le temps en train d'apprendre. Je pense que le jour où je n'éprouverai plus ce sentiment, ce sera le moment de m'arrêter. C'est ce qui m'excite le plus dans ce métier : comprendre de nouvelles manières de composer ou d'arranger les chansons. Sur chacun de mes disques, j'essaie aussi d'apprivoiser un nouvel instrument de musique. »

L'essentiel tient en une phrase : *« Mon rêve ultime, c'est de pouvoir toute ma vie être capable de sortir des albums qui résonnent chez tout le monde. »*

PAR ——— Gérôme Darmendrail

JUSTE SHANI

AUTRICE-COMPOSITRICE

Titulaire d'un master en marketing, Juste Shani aurait pu choisir une vie de bureau, mais a finalement opté pour une carrière dans le rap, sur les conseils de sa mère. Un choix passionné, mais pas déraisonné.


© Maxime Pignol

" À L'ADOLESCENCE, J'AI ÉTÉ ATTIRÉE PAR LE RAP ET SES ARTISTES ENGAGÉS, AVEC UNE VRAIE PLUME. "

Enchaîner les réunions à la place des concerts, manier les chiffres plutôt que les rimes, cela aurait dû être le quotidien de Juste Shani, dont l'ambition était simplement *« de faire de bonnes études et d'avoir un bon métier »*. Mais après un cursus en marketing à l'université Paris Dauphine-PSL, la jeune femme hésite. *« J'ai eu le sentiment de ne pas avoir eu le temps d'explorer à fond mes passions,* raconte-t-elle, *notamment la musique. J'ai donc décidé de prendre une année sabbatique. »*

Une passion pour la musique qui remonte à l'enfance. Aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours résonné dans le domicile familial à Wissous, dans l'Essonne. *« Mes parents écoutaient de la variété française, sénégalaise, du R'n'B… »* À l'adolescence, elle se tourne vers le rap, sensible *« aux artistes engagés qui ont une plume »,* comme Youssoupha ou Keny Arkana. Elle écrit alors ses premiers textes, mais ne s'imagine pas encore une carrière. *« À la limite, je m'imaginais plus une vie dans le foot. J'y jouais beaucoup. »* Élève sérieuse, elle finit par opter pour les études, jusqu'à cette année de break pendant laquelle elle enchaîne les tremplins et entrevoit la possibilité d'une professionnalisation. *« Mais je ne gagnais pas encore ma vie avec la musique, j'ai commencé à passer des entretiens d'embauche. C'est ma mère, ma première fan, qui m'a retenue : "Mais ça ne va pas, tu ne vas pas arrêter la musique !" »*

Alors Juste Shani a continué, et ne regrette pas, même si les débuts ont été compliqués. *« Je me suis cassé les dents avec des producteurs trop inexpérimentés, jusqu'à décider il y a 2 ans de devenir ma propre productrice. C'est un métier à part entière, mais j'ai essayé de m'appuyer sur mes connaissances en marketing. »* Un choix décisif, qui lui permet désormais d'envisager un avenir pérenne dans la musique, car comme elle le chante sur « Brillance » : *« La vie d'artiste, en vrai c'est la hess / On investit pour que cela cesse / Quand tombe la Sacem, c'est la fête. »*

LES STUDIOS

Studio Le Voyageur

DE LÉGENDE

Sur la route du son

PAR — Marc Augier



© DR

Dans la famille des studios d'enregistrement, Le Voyageur est sans doute le plus insaisissable. Mobile, décliné en plusieurs exemplaires numérotés sans logique apparente, passé entre de nombreuses mains, il intrigue autant qu'il fascine. Une curiosité méconnue à laquelle sont pourtant associés les plus grands noms de la musique française et internationale.

Pour comprendre cette histoire, il faut se souvenir d'un studio dont la notoriété est considérable : celui du château d'Hérouville dont la légende a été écrite par des visiteurs comme Elton John, David Bowie, les Bee Gees ou Jacques Higelin. Successeur du fondateur Michel Magne depuis 1974, Laurent Thibault (bassiste et cofondateur de Magma) y gère une activité déclinante quand une idée lui vient : créer, en parallèle, le premier studio mobile français, pour capter les concerts.


© DR

Aménagé en 1980 dans un petit camion Mercedes, doté d'une console MCI 24 pistes, Le Voyageur trouve rapidement sa clientèle : il prend la route pour enregistrer Charlélie Couture, Thiéfaine ou Pierre Vassiliu sur scène. Cela ne suffit hélas pas pour sauver Hérouville, dont l'activité périclite. C'est là que l'ingénieur du son Yves Jaget, qui travaille avec Nina Hagen, découvre Le Voyageur qui dépérit dans les herbes folles. Avec son confrère Patrice Cramer, il rachète l'engin en 1983. Destination Pantin où siège leur société.

« J'ai tout appris dans ce camion avec Yves Jaget », se remémore aujourd'hui René Weis, l'un des grands ingénieurs du son français, arrivé comme stagiaire en 1986 : *« J'apprenais à régler les magnétophones à chaque concert. Olympia, Casino de Paris, Zénith, Bercy, Pleyel, Cigale, Élysée Montmartre… »*

Le carnet de route s'étoffe avec des artistes comme Véronique Sanson, Catherine Lara ou encore Indochine. Mais l'équipement touche vite ses limites et Yves Jaget voit plus grand, plus beau, plus technologique : en 1989, il inaugure Le Voyageur 2, un camion de 19 tonnes modulable comme un jouet Transformers, qui embarque un matériel dernier cri et l'iconique console Neve VR72. *« Au début, on nous prenait pour des fous »,* se souvient René Weis, évoquant l'une de ses premières sorties, à l'Olympia, où se produisaient notamment Ray Charles et Ella Fitzgerald.

Alors qu'un Voyageur 3, plus modeste, est également aménagé (avec une console Neve 8108) dans l'ancien studio mobile de la Société française de production, c'est bien le 2 qui sillonne l'Europe, souvent avec Yves Jaget et René Weis à son bord : en 1994, Le Voyageur 2 suit Pink Floyd sur 25 dates de leur tournée. Il rejoint ensuite Frank Zappa en Allemagne et en Autriche, puis Mylène Farmer à Bruxelles et Diana Krall à l'Olympia. En 2002, il s'invite aux côtés de Phil Collins, en Suisse, pour l'album *Testify* – le producteur Rob Cavallo refusant les studios locaux et Allen Sides, l'ingénieur du son, exigeant une console Neve. En 2004, il rejoint les Gipsy Kings dans un mas des Cévennes pour *Roots,* puis se rend chez Francis Cabrel, à Astaffort, pour enregistrer une partie de *Les Beaux Dégâts*. En 2011, il retrouve Roger Waters, cette fois à Athènes, avec à la console James Guthrie, l'ingénieur du son historique de Pink Floyd.

Après ces années de gloire, le premier Voyageur et ses deux successeurs ont connu des fortunes diverses, passant de main en main, aboutissant parfois dans des voies de garage en raison d'un marché de moins en moins porteur. *« Il n'y en a pas eu 50 et c'est pour ça qu'ils sont mythiques »,* témoigne Hervé Le Guil, propriétaire de La Fabrique, studio de renom à Saint-Rémy-de-Provence. Pendant 18 mois, en pleine crise sanitaire, il fut le propriétaire du Voyageur 2 qu'il qualifie de *« prouesse technologique où tout est pensé pour le live ainsi que pour le mixage dans la cabine ».* Il raconte : *« Alors que Christophe Maé enregistrait à La Fabrique, il a voulu organiser un petit concert sous un platane de la cour, et il a voulu en avoir une captation. »* Le Voyageur 2 a été câblé et le résultat s'entend sur l'album *Ma vie d'artiste Unplugged.*

> **" Au début, on nous prenait pour des fous. "**
>
> René Weis

Même si les technologies numériques permettent désormais de capter des concerts à la sortie de leurs consoles de sono, et même si les studios mobiles coûtent cher en carburant et en entretien, leur originalité fait que la demande perdure. Depuis 1999, la référence en la matière a pour nom Voyageur 1. Conçu par Yves Jaget et réalisé par Jérôme Blondel avec une acoustique de Christian Malcurt, ce semi-remorque nouvellement créé est *« le plus grand studio mobile du monde »* selon Pierre Buisson qui gère le mastodonte avec Alexandre Capponi au sein de Dushow, société spécialisée dans la production audiovisuelle. Rénové une première fois en 2008 à la suite d'un incendie, il a été remis à neuf début 2025, doté d'une console Lawo et d'un système d'écoute ATC Atmos. Le Voyageur 1 a accompagné Johnny Hallyday au pied de la tour Eiffel comme au Parc des Princes, Les Insus au Stade de France, Soprano au stade Vélodrome, Take That à l'O2 Arena de Londres, Coldplay à l'Etihad Stadium de Manchester… ainsi que la tournée européenne de U2 en 2015. La liste de ses exploits est interminable. Surtout destiné à la diffusion en direct, la télévision accapare aussi son activité, des Victoires de la musique aux Enfoirés en passant par l'émission *Taratata.*

On l'aura compris, le Voyageur *« c'est l'aventure de plusieurs studios »* qui n'en font pas tout à fait un, comme le résume Pierre Buisson, en se souvenant de la manière dont les trois Voyageur se sont relayés pour capter chaque édition du Montreux Jazz Festival de 1994 à 2018. C'est une histoire débutée en 1980 dans un petit Mercedes à Hérouville, et dont la fin n'est pas écrite.

Le Voyageur… mais lequel ?

Pas facile de s'y retrouver dans la numérotation des studios Voyageur. Logiquement, le premier camion, en 1980, fut baptisé Le Voyageur. Le Voyageur 2, en 1989, et Le Voyageur 3 (qui a peu servi), en 1992, lui ont succédé. Mais les choses se compliquent en 1999, le petit dernier étant numéroté Le Voyageur 1, de manière à affirmer son avance technologique. Encore modernisé en 2008 et 2025, il est aujourd'hui le seul studio mobile de cette gamme en activité. Si bien qu'il est désormais simplement appelé… Le Voyageur.



SOLANN : DES MOTS COMME SORTILÈGES

PAR — Hélène Verbois

Lauréate du Grand Prix Sacem de la révélation 2025, Solann mêle onirisme et sincérité brute, s'inspirant des contes et mythes de son enfance pour transformer les blessures en poésie. L'autrice-compositrice-interprète s'inscrit dans cette nouvelle génération d'artistes françaises, qui quand elles chantent, revendiquent.

© Clémentine Ecobichon

→ Vous êtes au début de votre parcours, qu'est-ce qui vous a poussé à écrire, composer et chanter ?

SOLANN Je l'ai toujours fait. Petite, j'écrivais des histoires. J'ai ensuite fait du théâtre et écrit des pièces. J'ai toujours eu envie de raconter des histoires, ça me permet d'évacuer des choses. J'aime beaucoup me plaindre, ça se retrouve dans mes chansons (sourire) ! Quant au chant, il y en a toujours eu beaucoup autour de moi. Ma mère chantait à la maison, moi je chante depuis toujours.

→ Quelles influences ont nourri votre univers musical ?

S J'ai d'abord été nourrie par ce qu'écoutaient mes parents et grands-parents. Du côté de ma mère, les grands standards du jazz : Nina Simone, Billie Holiday, Ella Fitzgerald, etc. Ma grand-mère maternelle m'a bercée de musique classique. Ma grand-mère paternelle, elle, m'a fait découvrir Anne Sylvestre et je lui en serai reconnaissante à jamais : c'est l'artiste française que j'aime le plus. Grâce à mon père, j'ai écouté Barbara et Aznavour. Quand j'ai grandi, j'ai écouté beaucoup de folk, dont Joan Baez. Puis je suis allée vers Patrick Watson, Sufjan Stevens, Stromae, du rap, etc. Des styles très différents cohabitent dans ce que j'écoute et j'adore ça.

→ Vous venez d'une famille d'artistes. Souhaitiez-vous, vous aussi, devenir artiste ?

S C'est une blague récurrente dans ma famille : « avec des parents artistes, tu n'allais pas devenir dentiste ! » (Rires) Il y a dans les familles d'artistes une forme de joie. Je voyais chez mes parents l'euphorie de pouvoir faire ce qu'ils aimaient : mon père sur scène, ma mère dans son atelier. Avoir ça dans sa vie, c'est une énorme chance. On sent qu'il y a quelque chose qui vibre à l'intérieur. J'avais du mal à imaginer une autre réalité pour moi. J'ai essayé, pour faire plaisir à ma mère qui me déconseillait d'embrasser une carrière artistique, d'aller vers d'autres horizons. Ça occupait mon temps, mais je n'étais pas heureuse, ça ne me nourrissait pas du tout. Avec la chanson, cette sensation d'être au bon endroit, même si c'est parfois compliqué, je l'ai ressentie assez tôt, oui.

→ Vous avez étudié le théâtre. Est-ce que ça vous a aidée pour chanter ?

S Oui, le côté théâtral ne m'a jamais quittée, dans la manière d'interpréter mes chansons mais aussi de les écrire. Avec certains morceaux, comme « Narcisse », j'ai vraiment l'impression de revenir à l'école de théâtre : mon jeu sur scène m'y ramène. Mais ces trois ans d'études n'ont pas eu raison de ma grande timidité : 5 minutes avant de me produire en public, je suis terrifiée et j'ai envie de faire demi-tour ! Et c'est par le théâtre que je suis arrivée à la chanson : à cause de la COVID, je me suis retrouvée sans travail du jour au lendemain. J'ai alors commencé à écrire des textes, pour me lancer un défi. J'ai posté sur les réseaux : on m'a repérée, on m'a proposé de sortir de ma chambre, tout simplement. Maintenant, sur scène, je suis moi, Solann. On écoute mes histoires, mes mots. Je ne joue pas un personnage, je ne lis pas le texte d'un autre.

→ Votre chanson « Rome » vous a propulsée sur le devant de la scène, avec des réactions très fortes, parfois violentes. Comment l'avez-vous vécu ?

S Quand « Rome » est sortie, la chanson a circulé très vite. Je me souviens de la quantité de messages : certains très gentils, mais aussi des messages incroyablement violents et agressifs. Pendant une semaine, je n'étais pas très bien. Je ne me disais pas que je voulais arrêter, mais je me demandais s'il était encore possible de faire machine arrière, de sortir la chanson plus tard. Maintenant, ça va. J'ai énormément de retours positifs, de gens qui se projettent, qui projettent des choses sur moi. Je le vois comme une responsabilité.

" J'AI TOUJOURS EU ENVIE DE RACONTER DES HISTOIRES, ÇA ME PERMET D'ÉVACUER DES CHOSES. "

→ Votre univers est rempli de références aux mythes et aux contes et vous vous décrivez parfois comme une « sorcière réconfortante ». Pourquoi ?

S J'ai grandi avec les contes et les mythes. Pour moi, c'était la façon la plus universelle de raconter ce que j'avais à dire. C'est du symbolisme : ça parle à tout le monde, ça résonne différemment en chacun. Quant à la formule « sorcière réconfortante », c'était au tout début. Avec mon équipe, on cherchait deux mots pour présenter le projet : il y avait ce côté onirique, étrange, mais aussi ce côté réconfortant parce que je faisais des chansons toutes douces, au ukulélé. Et puis la figure de la sorcière m'a toujours fascinée : très puissante, très rassurante aussi. On les voit seules, effrayantes, imparfaites. Mais il y a de la beauté et de la force dans l'imperfection, de la puissance dans la différence. Ado, j'ai compris toute la portée politique du mot sorcière : le pouvoir des femmes, que ce soit dans leur parole ou leur force intérieure, est quelque chose de féministe.

→ Avez-vous besoin d'être dans un état ou un lieu particulier pour écrire et composer ?

S Oui, c'est un problème : je suis une princesse de l'écriture. Je ne peux pas écrire quand je cours dans tous les sens ou quand je suis stressée. J'ai besoin de me dire : « J'ai une semaine devant moi pour ne penser à rien d'autre. » Là j'y vais à fond, j'écris vite, beaucoup. Mais écrire dans le tour bus, dans le métro ou dans le train, je n'y arrive pas du tout ! Parfois je note bien sûr des idées dans mon téléphone ou sur un carnet, mais c'est dans les moments de calme que tout prend forme. Les sessions de studio avec Valentin Marceau, mon producteur musical, c'est ce que je préfère dans mon métier.

→ De nombreuses femmes occupent aujourd'hui la scène française. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

S C'est super, on a besoin de figures de proue, de se reconnaître dans quelqu'un dont la parole est à la fois vindicative et pleine d'espoir, comme Zaho de Sagazan par exemple. Voir qu'on est nombreuses à revendiquer des choses, à être en colère, à parler sans honte, à libérer la parole, c'est assez rassurant. Étant moi-même très pessimiste, je trouve que ça fait du bien !

" AVEC LA CHANSON, LA SENSATION D'ÊTRE AU BON ENDROIT, JE L'AI RESSENTIE ASSEZ TÔT. "

→ Est-ce que la peur des *haters* ou des masculinistes vous freine parfois ?

S Pas du tout. Ça ne m'empêche pas de dire ce que j'ai à dire. Je sais que ça va arriver, c'est tout. Là, par exemple, avec Yoa, on a fait un morceau [« Thelma et Louise », ndlr] qu'elle présente sur les réseaux comme une chanson misandre. On savait qu'on allait se prendre des remarques. Mais ça nous fait rire. Au fond, ça nous porte : ils donnent du temps et de l'énergie à nos chansons, c'est du carburant !

→ Vous souvenez-vous du jour où vous avez adhéré à la Sacem ?

S Oui très bien, je savais ce que ça représentait, j'en étais très heureuse. C'était une période où tout commençait, où tout allait très vite. D'ailleurs, en sortant du rendez-vous à la Sacem, mon tourneur m'a dit : « Pour info, tu vas faire l'Olympia. » Mes premières scènes, l'album, tout s'enchaînait, je me suis retrouvée dans un tourbillon. La Sacem m'a accompagnée dès le début, par une aide financière et par une façon d'être mise en avant que je trouve généreuse. Moi qui doute tout le temps, je me suis dit : « OK, il y a des gens sérieux qui aiment ce que je fais, qui me soutiennent. »

→ Vous êtes désormais Grand Prix Sacem 2025 de la révélation. Que représente pour vous cette distinction ?

S Elle vient récompenser un travail d'équipe, car ma musique, je ne l'ai pas faite toute seule. Et ça a été un gros travail pour moi d'apprendre à travailler avec d'autres gens. Ce prix Sacem est la reconnaissance de ce travail collectif, de cet alliage de toutes ces capacités, expertises et idées.

Grands Prix Sacem 2025


© Dominique Richon

ALAIN CHAMFORT
Prix spécial de la Sacem


© Élodie Martial

SOPHYE SOLIVEAU
Grand Prix du jazz


© Selly SY

YOUSSOU N'DOUR
Grand Prix des musiques du monde


© Charlotte Abramow

DAMSO
Grand Prix du rap et de la nouvelle pop


© Jordan Hemingway

GESAFFELSTEIN
Grand Prix des musiques électroniques


© David Lefranc / Starface

JÉRÔME REBOTIER
Grand Prix de la musique pour l'image


© raphaelphotographeparis

ISABELLE SOULARD
Grand Prix de l'autrice-réalisatrice de l'audiovisuel


© Jean-Christophe Marmara

BETSY JOLAS
Grand Prix de la musique classique contemporaine


© Bertrand Bécherd

KO KO MO
Grand Prix du rock


© Isabelle Fournier

DIVA SYNDICAT
Grand Prix du répertoire jeune public – Noémie Lamour et Gentiane Pierre


© David Delaplace

WALY DIA
Grand Prix de l'humour


© Florence Levillain

SYLVAIN GAZAIGNES
BMG RIGHTS MANAGEMENT
Grand Prix de l'édition musicale


© Laurent Chouard

LA FEMME
Grand Prix du répertoire Sacem à l'export


© Karim Sadli

BOUQUET FINAL
Prix Rolf Marbot de la chanson de l'année – Int. Vanessa Paradis


© Clémentine Ecobichon

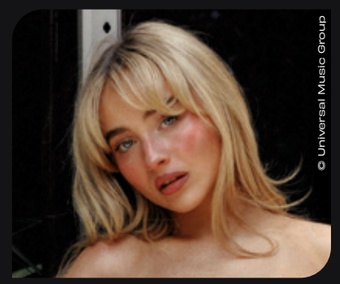
SOLANN
Grand Prix de la révélation


© Barbara dAlessandri

JEAN-LOUIS AUBERT
Grand Prix de la chanson française (créateur-interprète)


© Olivier Metzger / Modds

ÉDITH FAMBUENA
Grand Prix de la chanson française (créatrice)


© Universal Music Group

ESPRESSO
Prix de l'œuvre internationale de l'année – Int. Sabrina Carpenter


© LUrman / Starface

SOIS PAS TIMIDE
Prix de la SDRM – Int. Gims



© Gustavo Nacht / Unsplash

DOSSIER

FRANCE BRÉSIL : UNE HISTOIRE D'ACCORDS

Au fil de l'histoire, le Brésil et la France ont noué des relations intimes.

Le « *pays tropical, béni des dieux et beau par nature* » chanté par Jorge Ben Jor a trouvé en France une terre d'accueil dotée d'un sens aigu du raffinement. En retour, l'influence brésilienne sur la musique française est passée par de notables messagers – de Darius Milhaud à Pierre Barouh, de Claude Nougaro à Philippe Katerine.

PAR Véronique Mortaigne

« *Le Brésil joue un rôle culturel important en France, et inversement. N'oublions pas que le drapeau brésilien porte une devise inspirée d'Auguste Comte : ordre et progrès* », explique Jean-Pierre Lang, qui, adolescent, vécut au Brésil et ne cessa ensuite d'y retourner. « *Au Brésil, la musique est partout, elle n'est jamais un bruit de fond. Ce pays a compris profondément le rôle crucial d'une chanson : en étant chantée par tout le monde, avec émotion, joie, elle crée la communauté* » Un art immédiat et populaire que la France cultive elle aussi – ce qui explique peut-être l'actuel succès de la Française Zaz au Brésil, où elle vient d'enregistrer « La belle de jour (mon bel amoureux) » en duo avec son créateur, le Pernamboucain Alceu Valença, meneur de foule impénitent.

Entre les deux rives de l'Atlantique, le charme opère dès le début du XXe siècle. En 1921, le saxophoniste Pixinguinha, compositeur de « Carinhoso », le plus célèbre des *choros* cariocas, fait danser le Paris des Années folles. Le compositeur Darius Milhaud puise, quant à lui, dans l'éclectisme du Brésil – où il est secrétaire de Paul Claudel, ambassadeur à Rio – pour composer en 1920 « Le bœuf sur le toit », pièce imprégnée de musiques brésiliennes. Parallèlement, Paris, la Ville Lumière, attire dès 1923 Heitor Villa-Lobos : il y dévoile à Paris ses *choros* les plus connus. « *Art sauvage* », « *poésie barbare* », dit-on alors, avec fascination.

Aux yeux des Brésiliens, la France est le pays du raffinement et du chic. Les Français, eux, n'ont d'yeux que pour le carnaval, la fête, la sensualité, et leur lot de clichés : plumes, filles déshabillées, voyoucratie, comme l'illustre le « Le Brésilien » d'Offenbach (*La vie parisienne,* 1866) : « *Je suis Brésilien, j'ai de l'or.* » Pas si simple : « *Le Brésil n'est pas un pays pour débutants* », professe le compositeur Antônio Carlos Jobim.

59, ANNÉE EXOTIQUE

À la fin des années 1950, le Brésil veut affirmer sa modernité. L'expansion économique, l'ingéniosité de l'architecture d'Oscar Niemeyer se traduisent en musique, avec une jeune génération avide de liberté morale et stylistique. La France va participer à l'efficacité de ce *soft power.* En 1959, surgit l'*Orfeu Negro* de Marcel Camus, Palme d'or à Cannes, oscarisé à Hollywood l'année suivante.

Le film, un drame de carnaval, est français, sa musique parfaitement brésilienne. Le scénario est inspiré d'une pièce de théâtre, *Orfeu da Conceição,* tragédie afro-brésilienne imaginée à Rio par deux poètes de la nuit, Vinícius de Moraes et Antônio Carlos Jobim. Dès 1959, François Llenas écrit une version française de « Manha de Carnaval », le thème central d'*Orfeu Negro* (Antônio Maria/Luiz Bonfá). Cette « Chanson d'Orphée » s'affine dans la voix de Dalida. Exit l'exotisme festif de « *Si tu vas à Rio* » de Dario Moreno, vive la *saudade* – la mélancolie, la jouissance du manque – et la bossa-nova.

Henri Salvador, né dans le territoire voisin, la Guyane, aurait-il inventé la bossa ? Jobim ne démentait pas, car il était farceur. Guitariste de jazz, Salvador était allé au Brésil une première fois en 1942, avec Ray Ventura et ses Collégiens. Il y ressurgit par inadvertance en 1959 dans une salle obscure. Le compositeur Roberto Menescal raconte une aventure de jeunesse : il a 22 ans, sa petite amie Nara Leão, future muse de la bossa, 17 ans. Ils vont au cinéma à Copacabana où est projeté un navet, *Europa di notte,* d'Alessandro Blasetti. Henri Salvador y interprète « Dans mon île » (Maurice Pon/Henri Salvador, 1958).



Couverture de la partition « Adieu tristesse (Felicidade) », auteur : Vinicius de Morges, compositeur : Antônio Carlos Jobimn, adaptateur : André Salvet

21,7 %

c'est la croissance du marché de la musique au Brésil, selon l'IFPI, avec un chiffre d'affaires 2024 de 3,4 milliards de réaux (541 millions d'euros), ce qui classe le Brésil au 9e rang mondial.

« *Nous sommes retournés chaque jour au cinéma jusqu'à l'apprendre par cœur* », confie Menescal. « Dans mon île » devient dès lors un incontournable des relations franco-brésiliennes. Le turbulent tropicaliste Caetano Veloso porte la chanson au pinacle, l'enregistre en 1981, et ne cesse depuis de la chanter sur scène.

LA GRANDE TRAVERSÉE

« *La vie, c'est l'art des rencontres* », aimait dire Pierre Barouh. En escale à Lisbonne en 1959, il y découvre *Chega de Saudade,* le tout nouveau 33-tours de João Gilberto. Sidéré par l'originalité du propos, Barouh rentre à Paris et le fait écouter à tous ceux qu'il croise. Puis il embarque sur un cargo pour le Brésil : il veut y rencontrer le trio à l'origine du morceau, le guitariste interprète João Gilberto, le compositeur érudit Tom Jobim et le poète diplomate Vinícius de Moraes, précédemment en poste à Paris. Avec la bénédiction de son nouvel ami Vinícius, il enregistre « Samba Saravah », adaptation de « Samba da Bençao ». Claude Lelouch l'intègre à *Un homme et une femme* (1966) et lui passe commande du thème central du film. Naît alors l'œuvre signée avec le compositeur Francis Lai, interprétée avec Nicole Croisille : « *Comme nos chabadabada, chabadabada…* »

© Les Nouvelles Éditions Méridian

Dans le même temps, la bossa-nova devient une affaire américaine. Épatés par sa richesse rythmique et mélodique, les meilleurs jazzmen s'en emparent, après le concert réunissant les nouvelles stars brésiliennes au Carnegie Hall en 1962. « Garota de Ipanema », composée en 1962 par Vinícius de Moraes et Tom Jobim, est bientôt transposée en anglais par le grand parolier américain Norman Gimbel. Le thème est mondialisé en 1964 par le saxophoniste américain Stan Getz et la chanteuse brésilienne Astrud Gilberto. Frank Sinatra l'anoblit. L'impact sera durable. C'est l'empire du cool, du détaché, du corps libre et de la séduction. Le modèle épouse l'univers de la pop à la française. Un disque en témoigne : *La question,* album de Françoise Hardy conçu en 1971 avec Tuca, guitariste brésilienne exilée à Paris après le coup d'État militaire de 1964.

À la mort d'Astrud Gilberto en 2023, des artistes de la pop française, tels Philippe Katerine, Voyou ou Étienne Daho, tous influencés par la bossa-nova, ne manquent pas d'exprimer leur admiration pour une chanteuse à la voix fragile, gracile, libre et inspirante. Cette approche esthétique perdure, jusqu'au dernier album de Feu ! Chatterton qui inclut « Le labyrinthe », une *« petite bossa-nova »,* s'amuse le chanteur Arthur Teboul. Nostalgique et aérienne, comme l'exige la philosophie du genre. Autre voyageur – et grand lecteur du romancier bahianais Jorge Amado –, Georges Moustaki est tombé lui aussi dans le chaudron mystique et décontracté de Vinícius de Moraes, qu'il traduit avec exactitude (notamment « Água de Beber »/« Les eaux de mars », 1973). Ultra-populaire au Brésil pour sa nonchalance élégante et sa chanson « Le métèque », l'homme en blanc devient citoyen d'honneur de la ville de Salvador de Bahia. Fidèle jusqu'au bout, il enregistre en 2005 son avant-dernier album, *Vagabond,* à Rio en compagnie de Francis Hime, autre figure emblématique de la bossa-nova.

HISTOIRES CROISÉES

Plage, nature et volupté : Brigitte Bardot se prend d'amour pour Búzios, le Saint-Tropez brésilien. Elle y mange des poissons grillés et y joue de la guitare. À son retour, l'actrice enregistre en portugais sa bossa préférée (et celle de Jackie Kennedy), « Maria Ninguém » de Carlos Lyra (dans *B.B.*, 1964). La Madrague respire bientôt les tubes de Jorge Ben, « Filho Maravilha », « País Tropical »... À Rio, le carnaval vibre d'une marche imparable, *« Brigitte Bardot beijou, BB, BB... »*

Avec le durcissement du régime militaire en 1968, les artistes et intellectuels brésiliens s'exilent : Chico Buarque est en Italie, les Tropicalistes Gilberto Gil et Caetano Veloso s'installent à Londres. En concert à la Mutualité, ce dernier affirme que ce mouvement rebelle et psychédélique doit davantage à Sartre et Lévi-Strauss qu'aux Beatles.

Un virage 100 % digital

Au Brésil, acheter un CD est désormais un sport de combat ! Les ventes physiques représentent seulement 0,6 % du marché de la musique, quand le streaming représente 88 % du marché. La musique brésilienne occupe 76 % du Top 1 000. Les ventes sont dominées à 70 % par la musique *sertaneja,* cette musique « rurale », portée, comme le gospel, par les secteurs les plus traditionnels de la société brésilienne. Le pagode – populaire urbain – et le *baile* funk tempéré au hip-hop complètent le panorama.

© Instants/ Istockphoto

PLAYLIST

SIX STANDARDS DE LA MUSIQUE BRÉSILIENNE

O XOTE DAS MENINAS
par Luiz Gonzaga - 1953
de Luiz Gonzaga & José de Sousa Dantas Filho (auteurs-compositeurs)

MANHÃ DE CARNAVAL
par Elizeth Cardoso
(B.O. d'*Orfeu Negro*) - 1958
d'Antônio Maria (auteur)
& Luiz Bonfá (compositeur)

APESAR DE VOCÊ
par Chico Buarque - 1978
de Chico Buarque (auteur-compositeur)

TARDE EM ITAPUÃ
par Vinícius de Moraes
& Toquinho - 1977
de Vinicius de Moraes (auteur)
& Toquinho (compositeur)

TODA MENINA BAIANA
par Gilberto Gil - 1979
de Gilberto Gil (auteur-compositeur)

MOVIMENTO DA SANFONINHA
par Anitta - 2014
de Rafael Castilhol Fernandes, Leonardo Fernandes do Couto (auteurs-compositeurs)

Paris devient la plaque tournante des opposants, tandis qu'au Brésil, on découvre Serge Gainsbourg et Jane Birkin. Adhérant à l'idée d'une France terre d'asile, le guitariste Baden Powell, créateur des afro-sambas, offre « Berimbau » à Claude Nougaro – ce sera « Bidonville », qui paraît en 1966, swinguant, cinglant. Les années 1970 s'attachent pourtant à transposer la version la plus populaire de la Musique Populaire Brésilienne (MPB) : « Tu veux ou tu veux pas » (« Nem Vem Que Não Tem », de Carlos Imperial, adaptation de Pierre Cour chantée par BB et Marcel Zanini) ; « Fais comme l'oiseau » (« Você Abusou», d'Antônio Carlos et Jocáfi) adaptée par Michel Fugain ; « Qui c'est celui-là » (« Partido Alto », de Chico Buarque), adaptée par Pierre Vassiliu, un artiste sincèrement épris du pays de braise, de son humour, son sens de la dérision et sa capacité à transgresser à l'instar du duo de travestis Les Étoiles qui anime les nuits parisiennes.

AUTRES BRÉSILS

Comment définir le Brésil ? Par sa diversité, selon sa ministre de la Culture, la chanteuse afro-brésilienne Margareth Menezes, originaire de Salvador de Bahia où très tôt, Nougaro met un pied avec « Brésilien » (« Viramundo », de Gilberto Gil, 1967, adaptée en 1975), *« Brésilien, frère d'armes, sur le parcours du cœur battant »*… 1960, années bossa, 1980, années *forró*. Le Nordeste brésilien fait irruption dans le paysage français avec Bernard Lavilliers. Le Stéphanois fait ses classes internationales au Discophage, une boîte de la rue des Écoles, appréciée de la diaspora sud-américaine. Aventurier, il découvre un autre Brésil dès 1965, loin du tourisme et du Pain de Sucre. Au fin fond du Nordeste, il écoute Luiz Gonzaga, l'accordéon des fêtes de la Saint-Jean et des rythmiques dont, dans les années 1990, les groupes occitans (Fabulous Trobadors, Bomb 2 Bal, Massilia Sound System) soulignent l'étroite et très ancienne parenté avec le Sud français.



L'autrice-compositrice-interprète brésilienne Flavia Coelho, parisienne depuis presque 20 ans.

L'Europe à bras ouverts

En avril 1964, les militaires prennent le pouvoir au Brésil. Ils y restent jusqu'en 1985. De nombreux musiciens et intellectuels quittent le pays après le coup d'État ; certains s'installent aux États-Unis, d'autres en Europe. En 1968, Caetano Veloso et Gilberto Gil rejoignent Londres, Chico Buarque l'Italie. Paris accueille de nombreux artistes que la dictature censure, devenant un épicentre de la création sud-américaine – ce qui produit un riche corpus d'œuvres à double sens. Espace démocratique garanti, la France a longtemps été le symbole du chic et de la culture, suscitant de nombreux échanges universitaires dès la fin du XIXe siècle. Les artistes s'en souviennent, tissant des liens solides avec la Sacem, à l'instar de Gilberto Gil, Chico Buarque ou le jazzman Hermeto Pascoal, disparu récemment.

Depuis « Sertaô » *(O Gringo,* 1980), l'œuvre de Bernard Lavilliers est émaillée de musique brésilienne, *forró, baião, xote,* mais aussi samba des favelas. Dans « Toi et moi » (*Sous un soleil énorme,* 2021), Lavilliers s'inspire d'un succès de Seu Jorge (« Tive Razão »), une autre histoire française. Sambiste né dans la banlieue pauvre de Rio, Seu Jorge se révèle en 2002 dans le film *La cité de Dieu*. Le hasard et la nécessité le mènent à Paris, où il est hébergé par l'équipe du club Favela Chic. En 2005 paraît *Cru,* produit par le français Jérôme Pigeon, un succès international. Pour les 20 ans de l'album, Seu Jorge, en pleurs, rejoue *Cru* au théâtre de la Concorde dans le cadre de la Saison croisée Brésil-France 2025.

Pour *Métamorphose,* le disque de reprises symphoniques paru en 2024, Lavilliers reprend « Toi et moi » avec Flavia Coelho, Brésilienne de France et membre de cette communauté active, créative, émigrée ou binationale, qui fournit aux artistes brésiliens en tournée un support inconditionnel, sans exclusion de style – de la bossa du jeune et très pop Tim Bernardes au *baile* funk d'Anitta –, faisant de Paris un passage obligé vers le succès.

© Roda-Gil

© Gabriel Santos / Unsplash

HAUT LES CHŒURS !

DÉCRYPTAGE



© Studio Les Jumelles

Chanter ensemble pour se retrouver ?

PAR — Thomas Ducres

Des chorales pop à TikTok en passant par le chant en entreprise, les initiatives proposant aux Français de faire vibrer leurs cordes vocales se multiplient. Dans un monde de plus en plus individualiste, le « chanter ensemble » est-il la voix à suivre pour lutter contre l'isolement et la peur du « premier degré » ? Enquête sur cette France libérée-délivrée qui veut chanter ensemble sans forcément chanter juste.

« *Solstice… solstice…* » La scène se passe à Paris en 2015 à l'occasion de la Fête de la musique. Pris dans les phares des journalistes, François Hollande est invité par Camille à chanter un simple mot a cappella, avec elle et une bande de choristes : « *Solstice… solstice…* » Mutique, mal à l'aise, l'ancien président de la République mime les paroles, se raidit et semble pressé d'en finir avec ce solstice qui rime surtout avec supplice. La séquence fait immédiatement réagir sur les réseaux ; elle illustre parfaitement ce cliché selon lequel oser chanter en chœur serait plus difficile que, au hasard, gouverner la France. Dix ans plus tard, la tendance semble s'être inversée.

DES CANTIQUES À TIKTOK

Il est loin le temps du film *Les choristes* (2004) et, avec lui, l'idée des chorales forcément associées aux années 1950 et aux Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Les raisons de ce changement d'air du temps ? D'abord, une succession d'émissions de télécrochet, depuis une vingtaine d'années : *Pop Idol, Nouvelle Star, The Voice, la Star Ac', N'oubliez pas les paroles* ou même la série *Glee*. La pratique du chant a lentement ruisselé dans tous les pores de la pop culture, jusqu'à devenir l'un des fers de lance des tendances TikTok. Sur l'appli, l'effet « choré » permet aux jeunes générations d'oser se lancer, d'abord seuls devant leurs smartphones, puis à plusieurs derrière le même écran. Les hashtags #singingchallenge et #choir (« chœur » en VF) totalisent plusieurs milliards de vues. La vague K-pop, qui renoue avec l'esprit de groupe (voir le succès mondial du film *Demon Hunters* et de ses déclinaisons karaoké cette année), a fait le reste.

3,5 MILLIONS DE CHORISTES

« *La peur de chanter faux quand on est seul disparaît dans le cadre d'une chorale* », explique Ludivine Maury, cheffe de chœur de Chorale sauvage et clandestine de Paris. Cette chorale associative, créée en 2015 (tiens, tiens) et constituée de membres bénévoles, ambitionne de chanter partout où c'est a priori impossible : à Disneyland – 300 choristes – pour les 100 ans de Disney, en Chine ou même… dans une piscine. « *L'image des chorales poussiéreuses dans des églises glaciales n'est plus d'actualité. Les demandes explosent partout.* »

> **" La chorale, c'est comme une transe : quand le corps se met en marche, on ne réfléchit plus. "**

Selon un sondage IFOP de 2020, 3,5 millions de Français pratiquent régulièrement le chant choral. Soit 5 % de la population qui se met à l'unisson au moins une fois par mois, l'équivalent de 44 Stade de France remplis de fans des harmonies vocales ! Une statistique qui laisse sans voix. Les chorales choisissent désormais leurs chansons parmi les tubes du top streaming, ou redonnent des couleurs aux chants polyphoniques régionaux qui symbolisent à eux seuls le retour aux racines, en pleine expansion dans plusieurs régions. Il arrive même que tout se mélange, comme ce soir de 2025 où Marine, de la *Star Academy,* fait chanter « Les corons » de Pierre Bachelet aux 38 000 spectateurs du stade Bollaert-Delelis de Lens.

LA CHORALE, C'EST BON POUR LE MORAL

Chanter ensemble permet d'être plus acteur que spectateur, premier bénéfice. Mais l'effet chorale présente de nombreux autres bienfaits : meilleur souffle, regain d'énergie, libération de sérotonine, d'endorphines et de dopamine (les molécules du plaisir), chute de la production de cortisol (l'hormone du stress). « *Dès que le corps émet un son, cela provoque une sorte de massage,* explique Shiran, chanteuse, professeure de chant et instigatrice de la chorale. *Une seule note chantée tous ensemble peut générer une vibration dans toute la pièce. Plus on est nombreux, plus l'effet est puissant. C'est comme une forme de transe : le corps se met en marche, on ne réfléchit plus.* »

PLAYLIST

À CHANTER DANS LES STADES

- **SANTA**
  Recommence-moi
  2024
- **JULIETTE ARMANET**
  Le Dernier jour du disco
  2021
- **THE WHITE STRIPES**
  Seven Nation Army
  2003
- **GALA**
  Freed from Desire
  1996
- **QUEEN**
  We Will Rock You
  1977

" Il faut apprendre à se faire confiance pour oser chanter devant son patron ! "



© Studio Les Jumelles

Partout en France, les chorales se multiplient. Notamment les *circle songs,* un principe démocratisé par Bobby McFerrin (« Don't Worry, Be Happy », c'était lui) : à partir d'une boucle vocale, les chanteurs improvisent progressivement autour du « meneur », pour un résultat proche du mantra. *« En Occident, on a longtemps cru que le chant était réservé aux personnes qui savaient déjà chanter »,* explique Gosia Kasprzycka. Cette professeure de chant d'origine polonaise a découvert le chant polyphonique dans les campagnes de son pays natal, une pratique qui insufflait force et courage à tous pour les récoltes. *« Quand on chante ensemble, on contribue à un résultat collectif sans se mettre en danger,* ajoute celle qui a exploré le chant en groupe aux quatre coins de la planète. *L'une des tendances du moment, c'est aussi le chant militant. »*

LES VOIX FIÈRES

Coup de fil à Podium Paris, association lancée en 2005 dans le but de militer par le chant choral, en créant le premier chœur masculin gay de variétés. Sauf qu'il n'est pas simplement question de reprendre Queen, Adele, Céline Dion ou *La reine des neiges,* mais surtout de défendre les droits et la visibilité de la communauté LGBTQI+. Et ça marche : avec 70 choristes, Podium fait le plein. *« Il y a très peu de départs,* dit Fabien Drouet, président depuis 2022, *quand les gens arrivent à rentrer chez nous, ils restent ! »* Un succès côté adhérents, mais aussi côté spectateurs : ils ont doublé en 5 ans pour les représentations de ses comédies musicales. Et Fabien de rajouter : *« Nos chorales sont des endroits* safe, *la tolérance est une règle non négociable dans nos espaces. »*

MÉTRO, BOULOT, *DO DO*

Si le concept de chorale s'est diablement modernisé, il en va de même pour le karaoké, dépoussiéré de toutes parts depuis 2003 et la mythique scène du film *Lost in Translation* de Sofia Coppola, avec Scarlett Johansson et Bill Murray se laissant aller sans peur de la fausse note. Arnaud Studer, fondateur de BAM, qui propose depuis 2013 des karaokés privatifs avec déco haut de gamme et cocktails premium, confirme la lame de fond : *« Nos clients ont entre 23 et 40 ans, avec une tendance au rajeunissement. C'est davantage un chant défouloir que dans les chorales, mais le principe est le même : chanter ensemble, c'est cathartique ; ça permet de se retrouver dans un monde sans notifications ni smartphones ! »*

Autre conséquence du regain d'intérêt pour le chant collectif : les chorales entre collègues. Pour Olivia Romano, qui organise des chorales pop *corporate* depuis 10 ans avec Oui Sing, le phénomène est tout sauf une mode éphémère. À la pause déjeuner, ils et elles sont de plus en plus nombreux à se rejoindre autour d'un tube de Lady Gaga, Rihanna ou Stromae. *« L'impact du chant sur l'amélioration des prises de parole en public est indéniable,* témoigne Olivia. *Mais une chorale, c'est aussi un endroit où se livre de l'intime. Il faut apprendre à se faire confiance pour oser chanter devant son patron. »* Même son de cloche chez Éric Benoist, président de l'association Acem, elle aussi spécialisée dans les cours de musique et chorales au bureau : *« Nous dispensons chaque année environ 5 000 heures de chorale dans 5 très grandes sociétés, chacune ayant sa propre chorale. Et nous venons même de lancer une chorale dans un grand cabinet d'avocats à La Défense : ils étaient 40 dès la première séance ! »*

Entre amis ou entre collègues, le chant collectif a donc changé de refrain. Il permet de construire un doux gilet pare-balles pour se protéger des agressions du monde extérieur. Et comme par magie, la peur très française d'être jugé s'évanouit désormais comme un… solstice d'été.

Tremblement de terre dans les stades

En juillet 2023, un concert de Taylor Swift à Seattle a déchaîné 70 000 spectateurs, au point de provoquer des vibrations équivalentes à un mini-séisme de magnitude 2,3. De quoi rappeler que quand des milliers de voix s'unissent dans une enceinte, l'effet est aussi physique qu'émotionnel. Le chant dans les stades est une vieille histoire : dans l'Antiquité, le *Nika ! Nika !* (« Gagne ! Gagne ! ») galvanisait les foules de l'Empire romain lors des courses de chars. Les stades résonnent aussi parfois d'anciennes chansons redécouvertes, comme « Dans les yeux d'Émilie », titre écrit en 1977 pour Joe Dassin par Pierre Delanoë et Claude Lemesle, devenu par surprise l'hymne de la Coupe du monde de rugby 2023.

REPORTAGE

HORS CIRCUIT

© Didier Darrigrand

LES CHEMINS DE TRAVERSE DE LA MUSIQUE

Essentielles au renouvellement et au dynamisme de la scène musicale, les petites salles de concert, partout en France, continuent vaillamment d'accomplir leur mission, dans l'ombre de la révolution actuelle du live.

Plongée au cœur de ces lieux de musique dont on parle trop peu.

PAR — Olivier Richard

La dernière étude du Centre national de la musique (CNM) est claire : *« Le live a enregistré de nouveaux records en 2024 »,* avec 1,6 milliard d'euros de recettes sur le territoire français en 2024 (+ 13 %) et 37,9 millions d'entrées (+ 2 %) recensées.

Pourtant, si elle ne s'est jamais aussi bien portée du point de vue économique, l'industrie du live traverse une période de puissantes transformations : multiplication des méga-shows, explosion des cachets artistiques et des charges, défis liés au changement climatique, difficultés économiques de nombreux festivals, questionnements autour de la tarification dynamique des billets…

Largement médiatisées, les mutations du secteur ont néanmoins tendance à faire oublier qu'une constellation d'établissements de toutes tailles fait vivre la musique dans toutes les régions de France, même les plus écartées de la route des grosses tournées : clubs, cafés-concerts, bars… Les seuls chiffres disponibles, ceux du CNM, révèlent que 58 % des représentations payantes ont eu lieu l'année dernière dans des salles de 200 places ou moins, ce qui représente 11 % de la fréquentation des concerts tous genres confondus [1] mais seulement 5 % des recettes de billetterie. Autrement dit : en 2024 les salles de moins de 200 personnes ont organisé 40 600 spectacles, accueilli près de 4,2 millions de personnes pour un chiffre d'affaires de 80 millions d'euros. Une bagatelle à l'aune de l'industrie du live ? Au contraire. Ces salles ont une importance vitale pour l'écosystème musical puisqu'elles permettent aux artistes débutants de fourbir leurs armes et, aux artistes confirmés, de toucher un public dans des territoires souvent ignorés par les tournées classiques.

EXTRAMUROS

Point important : l'écrasante majorité de ces salles ne font pas partie du circuit des Scènes de musiques actuelles (Smac), un label attribué à seulement 95 établissements en France [2]. Il n'empêche : le dynamisme de ces autres « petites salles » a de quoi enthousiasmer. Sans elles, des secteurs entiers du territoire français seraient désertés par la musique live. C'est en province que le rôle de ces salles s'avère plus crucial que jamais. En province ? Jérôme Bonneau, cogérant du Café du Boulevard à Melle, dans les Deux-Sèvres, s'insurge contre l'usage de ce terme : *« Parler de la province nous définit par rapport à la capitale, c'est du parisianisme ! Je préfère parler de territoires ou de terroirs. »* Ouvert depuis plus d'un siècle, le Café du Boulevard illustre parfaitement la polyvalence et la diversité de ce réseau informel. Fonctionnant comme un café-restaurant classique dans la journée, l'établissement organise chaque année plus de 80 événements en soirée, dont une quarantaine de concerts dans sa salle de 84 places.



Le guitariste du groupe Winfield en concert au Portobello Rock Club

58 %
des spectacles ont eu lieu en 2024 dans des salles de 200 places ou moins (40 600 spectacles). Cela représente 5 % des recettes de billetterie : 80 millions d'euros pour 11 % de la fréquentation totale (4 169 000 entrées).

36 %
des événements ont eu lieu dans des salles de 200 à 1 500 places (25 200 spectacles) soit 42 % de la fréquentation totale (15 918 000 entrées). Ces concerts ont compté pour 28 % de la billetterie (448 millions d'euros).

20 %
des recettes de billetterie (320 millions d'euros) sont générées par les événements dans les enceintes de 30 000 personnes et plus. [3]

© DR



L'offre culturelle de ce lieu a fait sa réputation et témoigne de l'éclectisme qui règne dans de nombreux établissements du même genre : chanson française, jazz, blues, garage rock et rap militant – pour ne citer que certaines des esthétiques proposées – cohabitent avec des soirées dédiées à la culture perse et avec des expositions. *« Nous sommes en relation avec de nombreuses associations de la région comme Les Arts en Boule ou Le Plancher des Valses pour construire notre programmation »,* explique Jérôme Bonneau, un des trois animateurs de ce lieu qui brasse aussi sa propre bière. *« Nous accueillons parfois des artistes internationaux entre deux dates en Europe, comme le grand bluesman CeDell Davis ! » ajoute-t-il.*

RÉSISTANTS DU LIVE

Les villes moyennes comme Caen, dans le Calvados, hébergent aussi leur lot de petites salles. Très apprécié des musiciens, le Portobello Rock Club (170 places) a ouvert ses portes en 2015. À l'origine musicien, Guillaume Pizy, un des deux cogérants, raconte : *« En ouvrant cette salle, nous voulions offrir une scène aux groupes émergents et locaux. Nous voulions qu'elle soit positionnée entre les Smac et les bars/cafés-concerts et qu'elle réponde au manque d'offre qu'il y avait à Caen. »* Avec une programmation tournée vers le rock, ils organisent une trentaine de concerts chaque année et s'autorisent des incursions vers le jazz ou parfois le rap. Les billets sont vendus entre 8 et 15 euros. La salle a beau être submergée de demandes par les artistes, elle doit faire face aux dures réalités économiques. *« Pour équilibrer nos comptes, nous organisons des soirées club après les concerts. Comme le club rock ne marche pas, elles ont une couleur électro »,* poursuit Pizy. Souvent déterminantes, les recettes du bar s'avèrent néanmoins aléatoires, la fréquentation pouvant varier du simple au double en fonction des esthétiques. Le contexte s'avère donc difficile pour les petites salles qui ne sont pas épargnées, entre autres coûts, par l'augmentation des cachets des artistes. Jérôme Bonneau du Café du Boulevard : *« Nous faisons appel au Groupement d'intérêt public des cafés-concerts. Cette structure nous aide à payer les cachets mais les fonds sont désormais épuisés dès le mois de juillet ! Les associations avec qui nous travaillons cherchent des subventions auprès des collectivités locales mais cela devient de plus en plus difficile. »* Dans ces temps de vaches maigres, l'avenir de nombreuses petites salles pourrait être menacé. Leur disparition serait un drame. *« Ces salles sont essentielles,* souligne Vincent Bride, fondateur de Mass Prod, un tourneur spécialisé dans le punk et le ska qui a organisé près de 400 concerts en 30 ans. *Il y a très peu de places dans les Smac et elles ont tendance à ignorer certaines esthétiques. Sans ces petites salles, partout en France, des centaines de groupes seraient condamnés à végéter dans leur garage. »*

" Parler de la province nous définit par rapport à la capitale, c'est du parisianisme. Je préfère parler de territoires ou de terroirs. "



© Frankie Cordoba / Unsplash

© Paul Pelletier

DANS LA GRANGE

Autre modèle, mais passion similaire pour l'équipe de l'association Rockun, qui gère La Grange de Nouan, à Saint-Laurent-Nouan, dans le Loir-et-Cher. Fabienne Bouzy, une de ses responsables, se souvient : *« Mon mari avait envie de créer une association pour promouvoir et partager sa passion, la musique. Nous avons transformé une grange en salle de concerts en 2008. Depuis, nous avons organisé une centaine de concerts d'artistes comme Fred Chapellier ou Elliott Murphy. »* L'exiguïté du lieu (70 m²) garantit des shows intimes, le public pouvant échanger avec les musiciens après le spectacle. La salle étant actuellement en travaux, l'association Rockun en profite pour organiser des événements plus importants en termes de jauge en réservant la Halle et ses 900 places, dans la ville voisine de Mer, pour un concert de TNT, un tribute band d'AC/DC. *« Plus d'un mois avant la date, nous avons déjà vendu 400 places ! »* s'enthousiasme Fabienne Bouzy.

ROCK SOCIAL

Bien que moins présent aujourd'hui dans les grands médias, le rock continue, plus de 70 ans après ses débuts, de fédérer de nombreux adeptes. Depuis 2014, le groupe Red Daff a ainsi ouvert Le Quai'Son, une salle de 280 personnes à Talcy, toujours dans le Loir-et-Cher. Exclusivement réservée aux rythmes binaires, elle reçoit des artistes français et internationaux comme Manu Lanvin ou Dr. Feelgood. Fabrice Brunet, un de ses fondateurs, raconte : *« Notre public vient désormais de toute la région, de Bourges à Châteauroux en passant par Orléans et Vendôme, voire au-delà. Nos spectateurs ont généralement la quarantaine, mais nous commençons à attirer de plus en plus de jeunes grâce aux réseaux sociaux, des guitaristes en particulier. »* Chaque année, l'équipe du Quai'Son organise aussi le Broc'n'roll, une grande brocante consacrée à la musique, et revendique d'excellentes relations avec sa municipalité. *« D'une certaine manière, nous faisons du rock social puisque nous avons à cœur que les billets soient toujours à un tarif abordable, pas plus de 15 euros, même pour les grosses prestations »,* précise le guitariste et chanteur de Red Daff.

Souhaitons longue vie à ces salles éclectiques et souvent fragiles car, comme le résume Vincent Bride : *« Elles sont la colonne vertébrale de la scène musicale de notre pays. »*

(1) Les chiffres du CNM incluent tous les types d'événements live, dont ceux des spectacles humoristiques, des cabarets et des comédies musicales. (2) Le site du ministère de la Culture explique que « Le label Smac est attribué aux structures porteuses d'un projet artistique et culturel d'intérêt général dans le champ des musiques actuelles. » (3) Source : Centre national de la musique (CNM).



Festivals hors piste

Les festivals peuvent, eux aussi, prendre des visages inattendus. Fondé en 2010 à Chamonix (Haute-Savoie) par André Manoukian, le festival Cosmojazz se décline à Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne) depuis 2024. Deux rendez-vous estivaux où jazz et musiques du monde résonnent en altitude. La scène émergente régionale y croise des noms confirmés, dans les villes comme au cœur des alpages, lacs et amphithéâtres naturels environnants. Au-delà de ses cadres spectaculaires, le Cosmojazz se distingue par sa gratuité. Une véritable *« utopie collective »,* selon les organisateurs.

© Xavier Chauvet (Solar X)

ZOOM SUR

Un air de proximité


Le duo Les Pepe Ly en concert

© Christian Czajkowski

PAR — Valentin Allain

Depuis 5 ans, Tous en Live est en passe de devenir l'hymne de nos campagnes. Ce soutien financier de la Sacem participe au retour des musiciens et du public dans les cafés, guinguettes et bars de village.

Un café fermé depuis 5 ans, rideau tiré, vitres ternies. Et puis soudain, de la lumière, des photos accrochées aux murs, une guitare qui résonne, un public qui s'installe avant les applaudissements. À Hautmont, dans le Nord, *Le Culturel* a repris vie. Ici, la musique est redevenue « l'âme du lieu ».

C'est notamment pour ce genre d'histoires qu'a été mis en place Tous en Live. Depuis 2019, ce programme de la Sacem glisse son coup de pouce dans la caisse des bars, guinguettes, cafés-concerts. Une aide qui peut sembler modeste – 250 euros par concert, jusqu'à trois fois par an pour chaque lieu –, assez cependant pour que la balance penche du bon côté : oui, on va programmer, oui, on va payer les musiciens comme il se doit. 5 ans plus tard, les chiffres parlent d'eux-mêmes : près de 2 000 établissements aidés, soit plus de 3 800 artistes sur scène. Et surtout, une majorité en zone rurale. Là où l'on croyait parfois que la musique avait déserté.

À Ainay-le-Château, dans l'Allier, un bar associatif organise 200 concerts par an dans une salle minuscule. *« J'en avais marre de jouer dans de mauvaises conditions. Alors j'ai ouvert un lieu où les musiciens sont reçus comme ils le méritent »,* confie Hervé Mignot, fondateur du Bistrot Culture. Sono d'ami, lumières bricolées, repas maison pour les groupes. Avec l'aide de Tous en Live, il peut doubler un cachet, améliorer les conditions d'accueil des artistes. Les musiciens viennent des quatre coins de la France mais aussi du Québec ou du Portugal. Et les soirs glacés de février, quand 70 personnes bravent la nuit pour venir écouter un groupe portugais, on comprend que la musique est un vrai facteur de vivre ensemble.

PETITS VILLAGES, GRANDS ÉLANS

La carte de Tous en Live dessine une France différente : celle des villages qui vibrent le temps d'un concert. À Yviers, en Charente, 550 habitants et une patronne anglaise qui fait tout, toute seule : la cuisine, les affiches, la programmation. Sur sa terrasse se croisent des Français, des Britanniques, des Néerlandais, des Belges. Certains soirs, comme le public déborde du bar, il faut même fermer la route pour laisser

> **" Bénéficier de l'aide de Tous en Live, c'est la garantie d'être payés à notre juste valeur. "**

place aux danseurs ! *« Grâce à Tous en Live, je peux inviter plus d'artistes et leur offrir de meilleurs cachets. Ça change tout »,* raconte Dawn Cannon. Ici, un pianiste autrichien devient « l'homme-orchestre du village » le temps d'un soir d'été. Et tout le monde repart avec une histoire à raconter.

Tous en live !

Après 5 ans d'existence, Tous en Live a franchi la barrière symbolique des 5 000 concerts soutenus. Ce sont ainsi près de 2 000 cafés, bars et salles qui ont bénéficié du dispositif, au profit de 3 800 artistes montés sur scène. Autre chiffre frappant : près de 60 % des dates ont eu lieu en zone rurale. Preuve qu'entre champs et villages, la ruralité reprend de la voix.

Chaque lieu a sa couleur. À Reims, *l'Angélius café* joue la carte de l'intime : quelques concerts par an, guitare-voix, percussions légères, des soirées qui tiennent dans une poignée de mètres carrés. À Montmerle-sur-Saône, dans l'Ain, le *Pêle-Mêle café* cultive l'esprit fanfare et chanson à texte, avec des jam-sessions improvisées qui effacent la frontière entre scène et salle. À Avon (Seine-et-Marne), *La Guinguette Bel-Ébat* transforme chaque samedi soir d'été en fête populaire, où les familles, les voisins dansent sous les lampions. À Bordères-sur-l'Échez (Hautes-Pyrénées), près de Tarbes, un ancien garage s'est mué en temple rockabilly, avec burgers, voitures anciennes et riffs de guitare en bandoulière. Partout, le même constat : sans l'aide, la programmation serait plus frileuse, les artistes moins bien payés, parfois absents. Avec Tous en Live, les lieux ont les moyens de prendre des risques sans se mettre en danger.

LE PUBLIC VIBRE, LES CRÉATEURS RESPIRENT

Les Pepe Ly, duo fondé en 2018, mêlent punk, rock et jazz dans un mélange que le public compare volontiers aux Rita Mitsouko ou à Nina Hagen. Mais pour tourner, la bataille est rude. *« Il est difficile pour un groupe comme le nôtre d'espérer faire des dizaines de dates en festival et les cafés-concerts n'ont pas des budgets énormes, 350 ou 400 euros maximum. Avec l'aide de Tous en Live, c'est la garantie d'être payés à notre juste valeur »,* raconte l'autrice-compositrice Raphaëlle Guinand. Pour le duo, ce soutien est vital : il ouvre des dates, il améliore le cachet, il rassure les programmateurs. Au fil des concerts, Raphaëlle Guinand et Éric Bensoussan sont même devenus les ambassadeurs improvisés. *« Beaucoup d'endroits ne savent pas qu'ils peuvent en bénéficier, certains confondent la Sacem avec autre chose. Alors on les aide à faire les démarches. Parce que ce dispositif est un soutien très concret à la création, qui cible les auteurs et les groupes de compositions. »*
Preuve que la musique, lorsqu'elle circule, convainc et rassemble. Et tant que des artistes comme Les Pepe Ly et les 3 800 autres bénéficiaires de Tous en Live continueront à porter la flamme sur toutes les scènes, la musique pourra continuer d'occuper la place qu'elle mérite, au cœur du quotidien.



© Brantley Gutierrez

Angélique Kidjo

PAR ——— Angèle Chatelier

Première chanteuse africaine à décrocher une étoile sur le prestigieux Hollywood Walk of Fame, Angélique Kidjo est mondialement connue pour son mélange unique de musiques traditionnelles africaines et de jazz, de funk ou de pop. Pour le *SacemMag,* elle s'est prêtée au jeu du questionnaire « Toute Ire fois ». Vous souvenez-vous de :

Votre premier contact avec la musique ?

Angélique Kidjo Je crois que j'étais encore dans le ventre de ma mère, Esther Kpassa. Elle était chanteuse et m'a transmis son amour de la musique. Résultat, selon mon père, je chantais avant même de parler. C'est à 6 ans que j'ai compris que la musique serait ma vie. J'ai remplacé au pied levé une autre petite fille au Palais des congrès de Cotonou chez moi, au Bénin. On m'a poussée sur scène avec un costume, qu'est-ce que je tremblais ! J'étais éblouie par la lumière mais j'ai chanté, en imaginant que je le faisais à la maison. La *standing ovation* à la fin de ma prestation m'a totalement grisée.

La première fois que vous vous êtes entendue à la radio ?

AK J'ai toujours été une grande admiratrice de Miriam Makeba, au point d'adapter, à mes débuts, sa chanson « Les trois Z » pour la radio nationale béninoise. Cela m'a permis de me faire un nom. Quand j'ai entendu ma voix pour la première fois, elle me paraissait irréelle.

Votre première fois en studio ?

AK Mon père a rencontré le producteur camerounais Ekambi Brillant lors d'un de ses concerts à Cotonou. Il a voulu travailler avec moi. J'ai alors utilisé mon prêt étudiant pour enregistrer mon premier disque, *Pretty.* Je n'ai eu qu'une seule journée pour poser toutes les voix, y compris les chœurs. Je suis entrée au studio à 8 heures du matin et je n'ai pas arrêté ! Le soir, j'étais épuisée, mes cordes vocales me brûlaient. Mais lorsque j'ai eu mon disque pour la première fois entre les mains, mon cœur battait à 100 à l'heure. J'avais mis toutes mes tripes dans cet album. Le découvrir pour la première fois a été un moment extraordinaire.

Votre premier voyage aux États-Unis ?

AK C'était après mon album *Logozo* en 1992. Je suis arrivée à Miami, les rues étaient immenses, les gens allaient et venaient dans tous les sens. Je logeais chez Joe Galdo, le producteur de l'album, et je me souviens surtout d'une chose : les gros paquets de donuts étalés sur les tables dans le studio ! Mais le souvenir le plus fort reste ma première nomination aux Grammy Awards, en 1994. J'étais nommée pour la vidéo de ma chanson « Agolo », aux côtés des Rolling Stones ou des Pet Shop Boys ! Je me disais : *« Mais qu'est-ce que je fais ici, les Grammy sont complètement fous. »* Rien ne les obligeait à s'ouvrir à ma musique, et cela a été très encourageant. Je me disais que cela montrait l'exemple : sans culture, un pays s'écroule.

La première fois que vous avez touché de l'argent de la Sacem ?

AK Je suis arrivée à Paris à l'âge de 23 ans pour fuir la dictature communiste au Bénin. En arrivant, l'une des premières choses que j'ai faites, c'est aller à la Sacem pour m'inscrire comme membre. On m'a montré comment faire mes dépôts d'œuvres correctement. La première fois que j'ai reçu mes droits d'auteur, c'était une consécration, car j'ai toujours eu conscience des sacrifices que ma famille a faits pour ma carrière. À l'époque, je n'avais pas les moyens de me payer des cours, de me nourrir et de m'habiller correctement. Ce premier chèque de la Sacem a tout bouleversé : j'habitais avec mon frère, j'ai pu payer le loyer et m'inscrire à une école de chant.

Votre premier concert ?

AK Mes frères avaient un groupe et à la maison, tout était très musical. En grandissant, j'ai compris ce qu'était une basse, une guitare. Lorsque j'allais les voir en concert, je me disais : *« Pourquoi les gens viennent et payent pour les écouter ? Moi, je le fais gratuitement à la maison ! »* Leur expérience musicale m'a inspirée, mais c'est aussi ma curiosité qui a nourri mon envie de musique : je voulais comprendre comment tous ces instruments fonctionnaient ensemble.

SOLIDAIRES ! Comité du cœur des sociétaires Sacem

La musique à tout âge

À la Maison nationale des artistes de Nogent-sur-Marne, une borne musicale a pris place au salon grâce au Comité du cœur et à la Sacem. Elle aide, au quotidien, à créer des moments de partage, de mémoire et de joie.

La Maison nationale des artistes de Nogent-sur-Marne n'est pas un EHPAD tout à fait comme les autres. Dédié aux créatrices et créateurs et imaginé pour permettre la poursuite d'une activité artistique, il a vu le jour au milieu du XXe siècle grâce à Madeleine Smith, peintre, et sa sœur Jeanne, photographe, qui ont légué leurs propriétés à l'État pour créer ce lieu. Le Comité du cœur y dispose, pour ses membres, d'un accès prioritaire à trois chambres.



" C'est un magnifique outil, qui nous fait prendre conscience de l'impact de la musique et des chansons dans le quotidien de chacun. "

L'avant-veille de Noël 2024, la musique a trouvé une nouvelle façon d'y prendre place, grâce à la borne musicale Mélo – Clé de Sol. Tel un juke-box, la borne – cofinancée par le Comité du cœur et la Sacem – propose un répertoire de plusieurs milliers de titres de 1930 à aujourd'hui, simplement en touchant l'écran. Elle offre aussi des playlists, des karaokés, des histoires sonores, des outils pour pratiquer l'art-thérapie, etc.

« Elle remporte un succès incroyable auprès des résidents, mais aussi de leurs familles, témoigne la directrice de l'établissement, Laurence Maynier. *C'est un magnifique outil, qui nous fait prendre conscience de l'impact de la musique et des chansons dans le quotidien de chacun. »*

À une époque où le soin des aînés interroge, l'exemple de Nogent rappelle une évidence trop souvent négligée : la musique soigne, rassemble et redonne de la force. À la Maison nationale des artistes, elle s'invite chaque jour comme une complice précieuse du bien-vieillir.

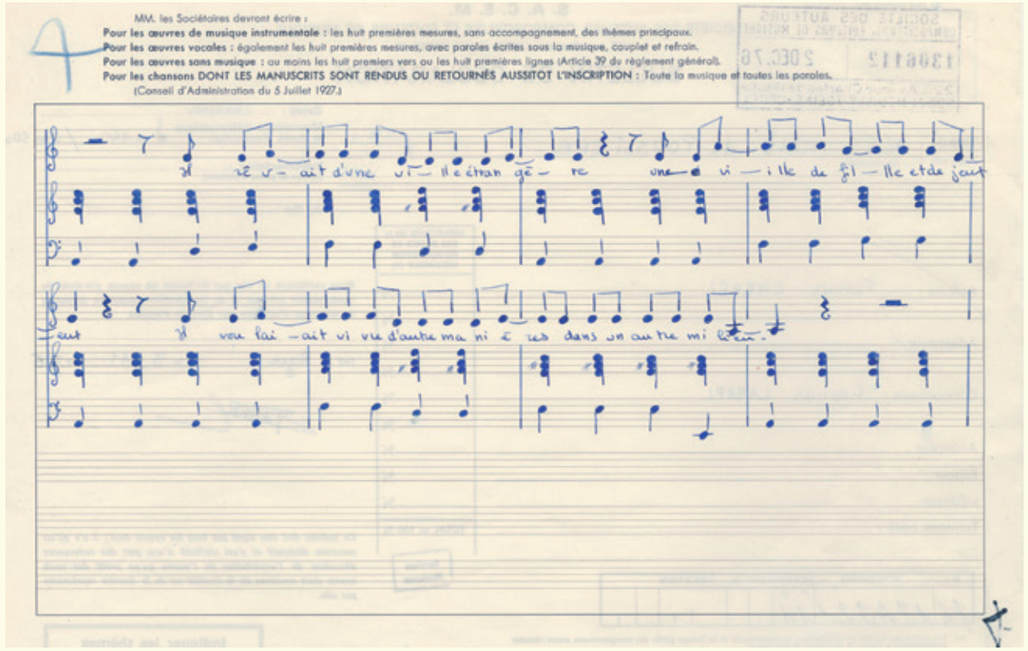
Donnez au Comité du cœur
Votre geste profite à toutes les générations, où qu'elles soient.

© DR

musée

FRANCIS CABREL, LE CHANT DES RACINES

Premier album, premier coup de maître : *Les murs de poussière* (1977) installe d'emblée Francis Cabrel dans la lignée des chanteurs folk qu'il vénère. La chanson éponyme évoque le désir d'évasion d'un homme qui, après avoir exploré le monde, comprend que rien ne vaut son pays natal. Un sentiment partagé par son auteur qui, malgré ses voyages, a toujours gardé sa terre d'Aquitaine comme ancrage. Au micro de l'auteur-compositeur et écrivain Richard Seff, pour le podcast Voix d'auteurs de la Sacem, Francis Cabrel revient sur la genèse de cette pièce fondatrice, et sur celle d'une vingtaine d'autres morceaux clés de son œuvre. De quoi franchir, à l'écoute, bien des murs invisibles.



© Les éditions Marouani

Écoutez le podcast

Partition « Les murs de poussière »
Auteur-compositeur : Francis Cabrel
Fonds : Document d'archives Sacem
Taille : 29,43 cm x 20,86 cm
Date : 1977

sacem

ça sonne ~~faux~~

À une époque où il peut sembler de plus en plus difficile de séparer le vrai du faux, la Sacem décrypte les rumeurs et autres idées préconçues qui circulent à son sujet.

~~La Sacem, ce n'est qu'à Paris~~

À l'instar de Karine Le Marchand, la Sacem sait que le cœur du pays bat dans ses campagnes. Implantée sur tout le territoire hexagonal et ultramarin, avec plus de 500 collaborateurs dans 60 délégations régionales, elle est aussi directement présente au Luxembourg, au Liban, à Monaco et en Polynésie. Le répertoire de la Sacem est aussi représenté et protégé dans les campagnes du monde entier, grâce à ses accords avec près de 200 sociétés d'auteurs à l'international.

Si la musique fait vibrer les stades, elle anime aussi les kermesses et les places publiques. En 2024, 63 % des concerts soutenus par la Sacem ont eu lieu dans des communes de moins de 3 500 habitants. Le répertoire de la Sacem est utilisé chaque année à 320 000 reprises pour des usages ponctuels, principalement par des mairies et associations, et par plus de 450 000 établissements : du bistrot de village branché sur la radio locale au salon de coiffure, du club électro au restaurateur qui cuisine en chansons.

Quand un ou une responsable politique interpelle la Sacem, ce n'est pas à Neuilly qu'on lui répond, mais dans sa ville. Comme les Tours de France rap puis metal l'ont prouvé, dans chaque région, chaque département, la Sacem, ses délégués et leurs équipes sont présents, et en terrain connu.



La compositrice Sophie Lacaze, aux rencontres Culture et Égalités, 6 octobre


Helena Noguerra, autrice-compositrice, 15 septembre


Arthur Navellou et Carol Teillard d'Eyry, auteurs-compositeurs, 30 avril


Jimmy Kinast (Mars Red Sky), auteur-compositeur, 24 septembre


Rencontre avec les sociétaires Sacem à Poitiers, 10 octobre

Rencontre avec les sociétaires Sacem à Biarritz, 22 septembre


Murphy Andou, WeMakeMusic, 17 septembre



Emily Loizeau, cérémonie de clôture du mois de l'environnement, 26 juin


Doriand, auteur-compositeur, 26 septembre



Table ronde lors des rencontres Culture et Égalités, 6 octobre

Il y a toujours une bonne raison de venir à la Sacem

insta sacem

© Sacem

N°117

SACEM MAG

sacem